

# Le legs de l'histoire dans le théâtre espagnol et français du XVII<sup>e</sup> siècle

*José Manuel LOSADA GOYA*  
Universidad Complutense de Madrid

L'homme est un être historique: son passé fait partie de son présent de même que celui-ci se perfectionne dans les réminiscences de son passé. Dans le passé il y a un élément fondamental qui est celui de la transmission: transmission biologique —qui indubitablement conditionne son complexe psycho-physiologique— et transmission imaginaire, une espèce de tradition qui conditionne, parfois de façon un tant soit peu ineffable, son devenir. Lorsque cette tradition se répand en groupes concentriques autour d'un ensemble d'hommes et de femmes mutuellement reliés nous pouvons alors parler de mentalité sociale.

Notre but est d'offrir un tableau de cet héritage, de l'héritage qui allait façonner la scène du XVII<sup>e</sup> siècle et, par voie de conséquence, celle de son théâtre. Dans les pages qui suivent on fera donc une analyse de plusieurs pièces espagnoles et de leurs pièces françaises correspondantes, des adaptations dans la plupart des cas. Dans le dessein d'éviter une étendue démesurée, nous avons préféré diviser notre étude en trois parties dont nous proposons ici la première; les deux suivantes —«Autour du mariage» et «La conception de la femme»— paraîtront dans les prochaines parutions de la revue.

## I. Hiérarchie sociale et souveraineté

### Le compartimentage de la société

De nos jours, il est difficile de nous faire une idée bien précise de la hiérarchie sociale qui régnait dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle. Des préjugés de type racial et généalogique étaient à l'origine des clivages qui divisaient en compartiments étanches les individus de la société.

Le théâtre nous a laissé deux superbes exemples qui en témoignent. Le premier cas est celui de Don Lope de Cardona; le héros, fait prisonnier par des pêcheurs de Valence, est emmené en présence du roi Don Alonso qui lui demande aussitôt:

Tres estados hay en ella;  
porque caballeros hay,  
ciudadanos y plebeyos.  
¿En qué jerarquía estás?<sup>1</sup>

Cette question ne saurait nous surprendre si nous tenons compte des nombreuses subdivisions qui s'opéraient à l'intérieur de chacune des classes sociales, ce qui nous montre à quel point l'on tenait en Espagne à grouper les individus dans des classes parfaitement distinctes, selon le degré d'honneur qu'ils détenaient dans la société<sup>2</sup>.

Le deuxième exemple nous est offert dans la pièce *El Palacio confuso*. La reine Matilde doit choisir un époux et c'est au comte Pompeyo de disposer la place des assistants:

En esta parte han de estar  
los nobles, y se les debe  
este lugar, y la plebe  
allí tiene su lugar<sup>3</sup>.

Nous pouvons en déduire que c'est en fonction du rang que l'on occupait dans la collectivité que l'on acquérait et que l'on jouissait de cet aspect —au premier abord inexplicable— de l'honneur.

Nous voyons donc que la compartimentation de la société n'était pas indissociable de l'honneur que chaque individu en tirait. La question qui se pose maintenant est de savoir si ce cloisonnement était rigide au point où une éventuelle ascension dans ce sens aurait été inimaginable et quelle était là-dessus la différence entre l'Espagne et la France.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, dans le théâtre les choses ne sont pas aussi simples que l'on imagine; certes, s'il est vrai que la «comédie avait besoin de l'exagération de l'illusion»<sup>4</sup>, il n'en est pas moins qu'elle demeure toujours soumise et un quelque peu craintive vis-à-vis du pouvoir établi. Tel est le cas de l'Espagne:

---

<sup>1</sup> *Don Lope de Cardona*, J. III, p. 684. Nous donnons à la fin de l'article les éditions de référence.

<sup>2</sup> CADENAS Y VINCENT, dans son article «Diversidad entre Caballero e Hidalgo», différencie trois sortes de chevalier: "Caballería cruzada", "Caballería de privilegio" et "Tercera Caballería", vid. *Hidalguía*, 1963, n° 11, p. 423 ; et DOMÍNGUEZ ORTIZ n'énumère pas moins de sept grades nobiliaires, depuis les situations de noblesse douteuse jusqu'aux Grands d'Espagne, vid. *Las Clases privilegiadas en la España del Antiguo Régimen*, Madrid, Istmo, 1973, p. 52.

<sup>3</sup> J. III, p. 326.

<sup>4</sup> ARCO Y GARAY, *La Sociedad española en las obras dramáticas de Lope de Vega*, Madrid, 1942, Escelicer, p. 443.

toujours dans *El Palacio confuso*, Livio demande s'il est possible à un roturier de devenir roi, ce à quoi Floro, scandalisé et le traitant de fou, lui répond que

...Nunca en él reinaron  
populares, siempre fueron  
los nobles escogidos<sup>5</sup>.

Cette impossibilité de s'élever dans l'échelle sociale était claire et nette dans le théâtre espagnol du XVII<sup>e</sup> siècle; et c'est à peine si nous trouvons, dans *Las Mocedades del Cid*, un seul propos où Rodrigo rêve de gagner un jour cinq batailles contre les Maures afin de ne pas démeriter de l'épée dont le roi vient de lui faire cadeau<sup>6</sup>.

Qu'en est-il en ce qui concerne le théâtre français? Nous entrons ici de plain-pied dans l'une des questions qui ont provoqué le plus de discussions autour du *Cid*; nous parlons du rôle que joue l'Infante vis-à-vis de Rodrigue et de l'antinomie sociale qu'impliquerait leur mariage: alors que dans *Las Mocedades del Cid* l'Infante Doña Urraca devenait un stimulant des exploits du héros, l'Infante de Pierre Corneille se tourmente à la pensée d'un amour impossible. Alors qu'au tout début de la pièce elle confiait à Léonor

Et je me dis toujours qu'étant fille de roi,  
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi<sup>7</sup>,

au cinquième acte son agonie continue; elle en vient même à chanceler et à changer complètement de discours:

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,  
Qui fais un crime de mes feux?  
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance  
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?  
Pauvre princesse, auquel des deux  
Dois-tu prêter obéissance?  
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi; (...)  
Mais c'est trop de scrupule et ma raison s'étonne  
Du mépris d'un si digne choix:  
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,  
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.  
Après avoir vaincu deux rois,  
Pourrais-tu manquer de couronne  
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner  
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner?

---

<sup>5</sup> J. I, p. 325.

<sup>6</sup> Cf. J. I, p. 240.

<sup>7</sup> A. I, sc. I, v. 99-100.

Ce sont des mots qui laissent entrevoir un cloisonnement inférieur à celui des pièces espagnoles; cette incompatibilité disparaîtra totalement dans une autre pièce, *Les Coups de l'amour et de la fortune*, où Aurore n'hésite pas à tenir avec Roger des propos qui seraient inconcevables dans une pièce espagnole:

Des sujets tels que vous peuvent devenir Rois<sup>8</sup>.

### Le souverain et ses sujets

L'œuvre d'Alphonse X de Castille, dit "Alphonse le Sage", demeura longtemps présente dans l'organisation socio-politique de l'Espagne ainsi que dans la mentalité des Espagnols. Parmi les nombreux ouvrages que ce roi légua, *Las Siete Partidas* a toujours été considéré comme la principale source d'inspiration pour tous les rois qui lui succédèrent. Le sujet principal qu'Alphonse X y développe est celui des *Fueros*, lois et coutumes qui devaient régir la société espagnole. Nous allons nous servir de ce texte afin de montrer l'importance que revêtait l'institution royale. Les points principaux qui nous intéressent sont ceux de l'origine divine de la royauté, principe dont allaient découler des conséquences de poids telles que sa volonté absolue et l'obéissance que tous ses vassaux lui devaient, la faculté de les punir, de les honorer et même de les déshonorer, la défense du souverain à laquelle tous les vassaux étaient tenus, la loyauté que ceux-ci montraient à son égard, le crime que supposait le fait d'attenter à son honneur et les conséquences qui s'ensuivaient. Cette étude, à la lumière des pièces de théâtre qui nous occupent, nous permettra d'approfondir la société espagnole du XVII<sup>e</sup> siècle, élément indispensable pour la compréhension de sa conception de l'honneur.

Dans la deuxième *partida* il est dit: «Les rois sont des vicaires de Dieu chacun dans son royaume»<sup>9</sup>. Cette remarque du roi Alphonse peut nous sembler au premier abord banale dans une société aussi théocratique que celle du moyen âge espagnol. Cependant, nous allons découvrir que cette vision de la société ne se limitait pas à une indication pure et simple de ce que l'on "devait" croire; fixant son cap beaucoup plus loin, elle devenait dans le théâtre moins un avertissement qu'une constatation de la réalité. Un historien de prestige comme Maravall abonde dans ce même sens: «L'institution royale (...) est, par la volonté de Dieu, insérée dans l'ordre de la société»; et d'ajouter: «La personne du roi (...) est instituée par Dieu lui-même»<sup>10</sup>. En ce qui concerne le théâtre, nous aurons par la suite le moyen de vérifier que Sa Majesté le roi «est à la place de Dieu»<sup>11</sup>, qui lui donne naissance et protège ses lois<sup>12</sup>. Toutes

---

<sup>8</sup> A. II, sc. I, p. 172.

<sup>9</sup> *Las Siete Partidas*, 3 tomes, rééd., Madrid, 1807, Imprenta Real, vol. II, p. 7.

<sup>10</sup> *Poder, honor y élites en el siglo XVII*, Madrid, 1979, Siglo XXI de Editores, p. 43.

<sup>11</sup> Leandro RODRÍGUEZ, «La función del monarca en Lope de Vega», dans *Lope de Vega y los orígenes del Teatro Español. Actas del I Congreso internacional sobre Lope de Vega*, Madrid, 1981, EDI-6, p. 799.

ces prérogatives du roi ont un rapport direct avec notre sujet: en effet, il s'ensuit que «le pouvoir royal intervient dans la conception de l'honneur. Si l'honneur est le patrimoine de la noblesse et des détenteurs de l'autorité, puisque le monarque reçoit de Dieu le pouvoir, c'est lui le sujet de la plus grande autorité et c'est à lui qu'il faut rendre les honneurs suprêmes»<sup>13</sup>.

### La volonté absolue du souverain

Commençons par étudier le premier aspect qui découle du droit divin du souverain: sa volonté absolue. Etant donné qu'il occupe la place de Dieu et que c'est de ce dernier qu'il obtient sa puissance, les hommes de l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle «étaient tenus de s'y soumettre»<sup>14</sup>; cette soumission comportait la contrainte la plus catégorique, comme le souligne avec justesse Arco y Garay<sup>15</sup>. Une fois que le roi Don Fernand a fait connaître le nom de celui qui sera le précepteur du prince de Castille, Don Diègue s'exclame face aux commentaires mécontents du comte de Gormas:

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite;  
La faveur l'a pu faire autant que le mérite;  
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,  
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu<sup>16</sup>.

Ces paroles sont claires en ce qui concerne la volonté absolue du roi; on pourrait cependant trouver à redire que Don Diègue a parlé ainsi pour des raisons de convenance: il est vrai que le poste qui vient de lui être décerné n'est en aucune façon dédaignable. Mais le déroulement de la pièce laisse entrevoir d'autres occasions au cours desquelles il fait preuve de respect envers la volonté absolue du roi; qui plus est, même le comte Don Gomès, dans son dialogue avec Don Arias qui lui conseille de donner satisfaction à son adversaire, n'hésite pas à admettre, lui aussi, la toute-puissance du roi sur ses sujets:

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie<sup>17</sup>.

Une situation semblable se produit dans *Don Sanche d'Aragon*. La reine Isabelle doit choisir un époux qui, du fait de l'élection, deviendra roi de Castille. Or, éprise de Carlos, soldat inconnu, elle lui remettra le diadème en dépit des plus grands

---

<sup>12</sup> Cf. ARCO Y GARAY, *op. cit.*, p. 98 et 99.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 452.

<sup>14</sup> L. RODRÍGUEZ, *op. cit.*, p. 799.

<sup>15</sup> «Le vassal doit le servir de force», *op. cit.*, p. 103.

<sup>16</sup> *Le Cid*, A. I, sc. III, v. 161-164.

<sup>17</sup> A. II, sc. I, p. 361.

personnages du royaume. Afin d'apaiser le trouble que cette élection fait naître au sein de la cour, Don Alvar rappelle aux Grands d'Espagne que

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables,  
Ils font comme il leur plaît, et défont nos semblables<sup>18</sup>.

La résignation du comte Don Gomès se ressasse en la personne de Don Manrique, frère du roi défunt, qui doit s'exclamer malgré lui:

Jamais un souverain ne doit compte à personne  
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne<sup>19</sup>.

Cette volonté royale comporte, comme nous l'avons déjà remarqué, l'obéissance et, partant, une entière soumission: inféoder sa propre personne ainsi que tout ce que l'on possède au pouvoir monarchique; telle est la disposition d'esprit de Don Bernardo lorsqu'il s'adresse au roi:

A tus pies pongo la voluntad,  
la vida y la hacienda<sup>20</sup>.

Pour finir cette analyse de la volonté absolue du souverain, la pièce de Paul Scarron *Le Jodelet duelliste*, nous en fournit un exemple très éloquent: en l'occurrence il s'agit de l'honneur ou du déshonneur qui retombait sur les vassaux selon qu'ils acceptaient ou refusaient cette volonté souveraine. Le fanfaron Don Gaspard vient arrêter, au nom du roi, Don Félix pour inconduite à l'égard d'une femme; Don Félix se refuse à le suivre et Don Gaspard dit avec l'aplomb de celui qui se sait investi d'une puissance suprême:

N'obéir pas au roi, c'est se perdre à crédit<sup>21</sup>.

### **La faculté de punir ses sujets**

Venons-en maintenant à la deuxième des prérogatives du souverain: celle de punir ses vassaux en vertu du droit divin de son institution. Le roi Alphonse X écrit que «les gens du royaume sont mis sous l'autorité royale en vue de rester en justice et vérité quant aux fins temporelles»<sup>22</sup>. La justice monarchique devient donc une

---

<sup>18</sup> A. I, sc. V, v. 345-346.

<sup>19</sup> A. III, sc. IV, v. 929-930.

<sup>20</sup> *La Próspera Fortuna de Don Bernardo de Cabrera*, J. II, p. 662.

<sup>21</sup> A. V, sc. IV, p. 240.

<sup>22</sup> *Partida* II, vol. II, p. 7.

matérialisation sur terre de la volonté de Dieu envers les hommes. C'est en vertu de cette autorité, directement octroyée par Dieu, que le roi peut infliger des peines aux sujets dont la conduite est contraire aux principes de cette société non sécularisée dans laquelle ils se trouvent. Il nous suffit de relever les peines qu'encourait «tout homme ayant commis une trahison» à l'égard du roi ou du royaume pour constater le sérieux de ces maximes des *Partidas*: «cet homme doit mourir, et tous ses biens doivent revenir à la chambre du roi (...). En outre, tous ses enfants de sexe masculin doivent rester infâmes pour toujours, de sorte qu'ils ne puissent désormais avoir l'honneur d'accéder ni à un Ordre de chevalerie ni à aucune autre dignité»<sup>23</sup>. Sans doute commençons-nous à apercevoir l'intime correspondance entre toutes les institutions et l'honneur; comme le laisse supposer la fin de ce titre des *Partidas*: «et cette peine sur les enfants s'ensuit à cause de la félonie que commit leur père»<sup>24</sup>.

Si nous étudions cela dans les pièces qui nous intéressent, nous aurons l'occasion de voir que peu de choses avaient changé cinq siècles après la promulgation des lois d'Alphonse X le Sage. En effet, c'est dans les pièces *Don Lope de Cardone* de Jean Rotrou et *Don Lope de Cardona* de Mira de Amescua, que nous trouvons la réalisation dramaturgique de cette faculté dont bénéficiait le roi de châtier ses sujets. La situation sur laquelle nous allons fixer notre attention n'est pas la même dans les deux pièces: alors que dans la pièce française nous assistons à un duel, dans la pièce espagnole il est question d'une atteinte à la vie du prince. Devenu au XVII<sup>e</sup> siècle aussi puni que répandu, le duel pouvait entraîner la peine capitale pour les bretteurs. Dans le cas qui nous occupe, en plus, il s'agit d'un duel entre deux amis pour des raisons d'amour: Don Lope de Cardone et Don Sanche de Moncade sont amoureux de l'infante Théodore; rivaux, quoique toujours amis, ils se croient obligés de vider la querelle amoureuse par le biais d'un duel défendu par le roi:

DON LOPE

Vous savez...

DON SANCHE

Oui, je sais qu'il a proscrit la tête

Qui commettrait au bras l'heur de cette conquête;

Il remet à l'infante à vider ce débat,

Et d'un empire exprès nous défend le combat.

Mais...

DON LOPE

Mais ignorons-nous, en ce bouillant caprice,

Avec quelle rigueur procède sa justice,

Qui, marchant toujours droit, toujours également,

N'a jamais menacé ni promis vainement?

Devons-nous, quelque ardeur dont l'amour nous convie,

Exposer notre amour, avecque notre vie?

<sup>23</sup> *Partida* VII, Titre II, loi II, p. 540.

<sup>24</sup> *Ibid.*

Quel sera le succès que notre amour prétend,  
Si du champ de combat l'échafaud nous attend?<sup>25</sup>

Comme nous pouvons l'observer, la sanction maximale planait de manière obsessionnelle au-dessus de l'esprit des chevaliers de la cour: ils étaient bien conscients que les lois édictées plusieurs siècles auparavant continuaient d'être en vigueur à leur époque. Cependant l'amour pour l'infante et leur point d'honneur les pousse à se battre en un duel dont Don Lope sera le vainqueur. Le déroulement de la pièce n'admet d'autre interprétation: le roi Philippe, ayant eu connaissance du duel, pour satisfaire simultanément à ses devoirs de père et de roi, accorde la main de sa fille à Don Lope de Cardone, mais lui annonce qu'ensuite il mènera sa tête sur l'échafaud. Quoique cette belle tragi-comédie finisse par un double hymen, elle nous montre non sans une certaine crudité la volonté impérative des rois et leur faculté de punir leurs sujets.

Dans la *comedia* de Mira de Amescua, Don Bernardo a évité —en interposant son épée entre Casandra et le prince Don Pedro— le déshonneur de sa bru, l'épouse de Don Lope. Ce qui aujourd'hui nous paraîtrait normal, ne l'était pas tellement au XVII<sup>e</sup> siècle, et le vieux Don Bernardo sera mis en prison en attendant le retour de son fils parti guerroyer contre l'armée sicilienne. Comme Don Lope revient victorieux du roi de Sicile, sa femme Casandra sort à sa rencontre et lui raconte ce qui s'est passé pendant son absence: non seulement aucun honneur ne lui sera rendu, mais en plus le vieux Bernardo et son fils risquent une mort certaine pour l'atteinte du premier à la vie du prince. Noyé dans l'angoisse, Don Lope supplie le roi Don Alonso de lui rendre son père; le roi, en vertu de ses mérites militaires, accède aux demandes de son loyal serviteur sans pour autant laisser impuni l'outrage de son père vis-à-vis de la royauté:

DON ALONSO

Toma, Don Lope, tu casa,  
tu mujer y padre al punto,  
y cuando lo tengas junto,  
a Italia, a Francia te pasa<sup>26</sup>.

### La faculté d'honorer ses sujets

La troisième des prérogatives du monarque était celle d'honorer ses vassaux. Puisqu'il «peut octroyer noblesse et autorité, on peut dire qu'il crée des hommes d'honneur [ *honrados* ]»<sup>27</sup> ou, comme nous constatons en de nombreuses occasions sous la formule la plus courante, le roi «rend honneur»<sup>28</sup>.

---

<sup>25</sup> A. IV, sc. 2, p. 548.

<sup>26</sup> J. I, p. 660.

<sup>27</sup> ARCO Y GARAY, *op. cit.*, p. 453.

<sup>28</sup> L. RODRÍGUEZ, *op. cit.*, p. 799.



Dans la première scène de *Las Mocedades del Cid*, le roi Don Fernando est sur le point d'adoubé Rodrigo; le père de celui-ci, Don Diego Laínez, tombe aux pieds du souverain et lui dit:

Es gran premio a mi lealtad.

REY

A lo que debo me obligo.

DIEGO

Hónrale tu majestad.

REY

Honro a mi sangre en Rodrigo<sup>29</sup>.

Les exemples qui illustrent cette démarche du souverain comblant d'honneur ses vassaux foisonnent. Nous allons nous limiter à *Don Sanche d'Aragon* —qui aura son cas correspondant dans *El Palacio confuso*— et à *La Próspera fortuna de Don Bernardo de Cabrera*.

Dans *Don Sanche d'Aragon* la reine Isabelle, hésitant à propos du nom du noble qui doit devenir son époux et partant roi de Castille, décide dans un premier moment d'en nommer un au hasard; cependant, voyant l'orgueil de tous ces gentilshommes qui accablent d'injures celui qu'elle aime dans son cœur, elle prend finalement la décision d'élever dans l'échelle sociale le soldat Carlos afin de pouvoir par la suite le nommer roi:

J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur,

Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur<sup>30</sup>.

Mais c'est dans *La Próspera Fortuna de Don Bernardo de Cabrera* que nous trouvons l'exemple le plus marquant. Ici, Don Bernardo fait le récit de la toute récente bataille qu'il vient de remporter sur l'ennemi; le roi l'écoute avec attention, puis, sans lésiner, il le récompense en lui accordant des faveurs qui " rendent honneur ":

DON BERNARDO

A Don Ramón de Moncada  
debes gran parte del fruto  
desta guerra, porque en ella  
se mostró.

REY

Diez mil escudos  
de renta le doy al año  
y un hábito.

---

<sup>29</sup> J. I, p. 239.

<sup>30</sup> A. II, sc. I, v. 411-412. Dans la pièce espagnole correspondante, la reine accorde à Carlos l'autorisation de s'asseoir parmi les nobles en lui disant en même temps qu'elle l'institue noble, vid. J. I, p. 329.

DON BERNARDO  
Don Tiburcio,  
valeroso catalán,  
apenas tuvo segundo.  
REY  
De mi Cámara será.  
DON BERNARDO  
Su valor mostró Don Nuño  
de Bolea.  
REY  
Una baronía  
le doy y uno de mis juros<sup>31</sup>.

Ainsi, par l'octroi de la noblesse et de l'autorité, le roi devient créateur d'hommes d'honneur. Ce caractère spécial du roi en tant que source suprême d'honneur se trouve à la base du système social sur lequel repose la conception de l'honneur [*honra*]<sup>32</sup>.

### Le conflit entre le souverain et l'honneur de ses sujets

Dans les lignes qui suivent nous allons essayer de démontrer que le roi peut aussi déshonorer ses sujets. Ceci sera accepté en certaines occasions très ponctuelles; dans d'autres cas, les vassaux —sans doute à cause d'un sentiment de l'honneur très développé— vont réagir face à une provocation qui équivaudrait à une disparition complète de leur personnalité.

Dans sa *Relation du voyage d'Espagne ( 1679-1680 )*, Mme d'Aulnoy raconte un incident qui l'avait vivement marquée. Elle nous parle d'une amante du roi d'Espagne; celui-ci, quand il fut lassé des «charmes de la Calderona, tel était le nom de la femme, lui fit dire de se retirer dans un Monastère, ainsi que c'est la coutume lorsque le Roi quitte sa maîtresse»<sup>33</sup>. Le fait se manifeste à nous avec une netteté qui ne donne lieu à aucun équivoque: cette volonté absolue du roi ne concevait pas de frontières dans la société que fréquenta Catherine Le Jumel à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. La conception théâtrale est différente: dans ce domaine les passions acquièrent des traits qui ailleurs seraient insoupçonnés; notamment l'honneur va adopter un caractère très fort contre lequel va se heurter la volonté, jusqu'ici sans frontières, du roi. Prenons un exemple; celui qui ressemble fort au récit de Mme d'Aulnoy. Léonor, femme noble qui vit à la cour d'Aragon, est aimée du roi Don Pèdre qui veut en faire

---

<sup>31</sup> J. II, p. 653.

<sup>32</sup> Cf. Américo CASTRO QUESADA, «Algunas observaciones acerca del honor en los siglos XVI y XVII», in *Revista de Filología Española*, 1916, n° 3, p. 31.

<sup>33</sup> Paris, 1926, Klincksieck, rééd., p. 200.

sa concubine. Redoutant en même temps et la puissance du roi et son propre déshonneur, elle se confie à l'infante Violante avec l'adresse propre à une femme:

L'approche ( du roi ) en est suspecte avec une couronne:  
Tout honnête qu'elle est, elle fait murmurer,  
Et souvent déshonore à force d'honorer.  
Le roi ne peut déplaire avec toutes les marques  
Qui font considérer les plus parfaits monarques;  
Mais d'autant plus l'honneur qu'il me fait de ses vœux  
En jette dans les cœurs des sentiments douteux<sup>34</sup>.

Dans deux autres textes, ce seront les nobles qui se sentiront blessés dans leur honneur à cause des actes de gouvernement décrétés par le souverain; seul l'honneur peut entraver la prétendue volonté toute-puissante de leur seigneur. Quand on lit ces pièces on a l'impression que c'est le seul domaine où le roi n'a pas carte blanche: les chevaliers se replient sur eux-mêmes face à toute intervention, si puissante soit-elle, portant atteinte à la haute conception de leur estime personnelle. Quoique *Las Mocedades del Cid* soit une pièce à haute teneur monarchique, nous y voyons le comte Lozano réagir avec énergie face à l'élection de Diego Lafnez comme précepteur du prince. C'est une décision royale qu'il ne peut se résoudre à accepter au détriment de sa gloire<sup>35</sup>. Dans une autre pièce où la volonté souveraine ne connaît point de limites, les nobles redoublent de protestations devant une autre décision qui met en danger leur statut social car le chemin vers l'anoblissement reste désormais ouvert à tous les hommes:

DON LOPE

La Reine qui nous brave, et sans égard au sang,  
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!<sup>36</sup>

Les dénégations précédentes ne sont pourtant qu'une preuve de plus de la puissance absolue dont jouissait le roi: malgré les contestations des nobles, ce sera toujours la volonté du souverain qui prévaudra sur toutes les autres.

### **La défense du souverain par ses sujets**

La quatrième conséquence qui découle de l'origine divine de l'institution royale est l'obligation que tous les nobles avaient de défendre leur souverain.

---

<sup>34</sup> *Don Bernard de Cabrère*, A. III, sc. I, p. 122.

<sup>35</sup> Vid. J. I, p. 240.

<sup>36</sup> *Don Sanche d'Aragon*, A. I, sc. V, v. 343-344.

On lit dans les lois prescrites par Alphonse X le Sage que tous les hommes doivent porter secours au roi, protéger et redresser le royaume, dont le roi en est l'âme et la tête, et dont tous les hommes en sont les membres<sup>37</sup>.

En raison de cette origine divine du monarque, les nobles considéraient comme impérieux le besoin de mettre leur vie à sa disposition. Dans cette démarche ils ne voyaient pas seulement un service prêté mais plutôt un devoir accompli. Ainsi, le roi Don Fernand, qui vient de connaître la nouvelle de la victoire de Rodrigue sur les Maures, se sent débiteur du héros; cependant, celui-ci, loin de se vanter de sa prouesse, n'y voit que le devoir d'un chevalier:

DON FERNAND

Sois désormais le Cid: qu'à ce grand nom tout cède,  
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède  
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois  
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

DON RODRIGUE

Que Votre Majesté, Sire, épargne ma honte.  
D'un si faible service elle fait trop de conte  
Et me force à rougir devant un si grand roi  
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.  
Je sais trop que je dois au bien de votre empire  
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire;  
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,  
Je ferai seulement le devoir d'un sujet<sup>38</sup>.

Dans la pièce de Philippe Quinault *Les Coups de l'Amour et de la Fortune*, Lothaire a vu dans Roger le fidèle serviteur de la princesse Aurore, sa bien-aimée. Jaloux d'un rival qui pourrait attirer l'amour de celle-ci, Lothaire fait croire à Roger que la princesse ne l'estime point. Mais le leurre échoue car Roger, attachant à la défense de la couronne un dévouement plus fort que l'amour et la vie, n'hésite pas à lui répondre:

N'eût-elle rien pour moi que mépris et que haine,  
Je dois me souvenir qu'elle est ma Souveraine,  
Et quelque aversion qu'elle m'ait su montrer,  
J'en croirais être digne osant en murmurer;  
Il n'éteint point mon zèle, et ma plus chère envie,  
Est de sauver son Sceptre aux dépens de ma vie<sup>39</sup>.

---

<sup>37</sup> Cf. *Las Siete Partidas*, *partida* II, vol. II, p. 8.

<sup>38</sup> *Le Cid*, A. IV, sc. III, v. 1225-1236.

<sup>39</sup> A. II, sc. III, p. 176.

### La loyauté des sujets envers leur souverain

Au moment d'achever cette étude sur la hiérarchie de la société espagnole au XVII<sup>e</sup> siècle, voilà un sujet qui résume en quelque sorte tous les précédents: la loyauté des vassaux envers leur seigneur.

Dans son intéressante étude sur la société espagnole dans la dramaturgie de Lope de Vega, Arco y Garay a su rendre une idée très exacte de la fidélité de tous les personnages d'un auteur qui allait marquer profondément toute la *comedia*. Ainsi, la loyauté au souverain doit être premièrement —souligne Arco y Garay— «inébranlable»<sup>40</sup>. Comme manifestation de cette loyauté, l'homme «doit mettre ses biens [ *hacienda* ] au service du monarque». Mais cette fidélité ne saurait se contenter de manifestations purement extérieures; bien au contraire, elle doit aller jusqu'au plus profond de son âme, car «elle importe plus que la vie même» et doit être «au-dessus de l'honneur». Ceci expliquerait, entre autres, pourquoi la volonté souveraine prévalait dans ces pièces —*Don Sanche* ou *Don Bernard*— où les sujets critiquaient les procédés injustes de la royauté.

Une pièce témoigne de tous ces attributs inhérents à la monarchie: *Don Lope de Cardona*. Nous avons signalé plus haut la situation régnante au retour de la bataille au service de son roi Don Alonso: son père est en prison, sa femme est convoitée par le prince Don Pedro et aucun honneur n'est rendu à son bras victorieux du roi de Sicile. Don Lope représente l'homme malheureux par excellence, celui sur qui le destin s'est acharné avec opiniâtreté, sans doute pour tremper l'homme qu'il était et nous présenter ainsi l'archétype de l'homme d'honneur espagnol. Cet amiral ballotté par les flots du malheur saura agir coûte que coûte en véritable vassal de son roi<sup>41</sup>. À peine débarqué, sa femme accourt à sa rencontre. Elle lui fait le récit de la disgrâce dans laquelle sa famille a sombré et lui déconseille d'entrer dans Valence où la prison et la mort l'attendent. Le capitaine du héros, qui a entendu la nouvelle, veut lui aussi dissuader son général; mais rien ne saurait remuer la fidélité que Don Lope ressent vis-à-vis de son roi:

CAPITÁN  
¿Y si el rey te prende?  
DON LOPE  
¡Prenda!  
Prenderme es la mejor prenda  
de que vuestro General  
es desdichado y leal  
cuanto más el Rey le ofenda<sup>42</sup>.

---

<sup>40</sup> *Op. cit.*, p. 102 et sq.

<sup>41</sup> Cf. J. I, p. 663.

<sup>42</sup> J. I, p. 657.

Ces mots, ne nous rappellent-ils pas la probité de Roger dans *Les Coups de l'amour et de la fortune*? Ne sont-ils pas une preuve de plus de la fidélité due à la souveraineté, fût-elle injuste, par-dessus toute autre chose?

Mais il y a Don Bernardo: n'oublions pas l'épée que ce vaillant père, soucieux de l'honneur de sa belle-fille, avait interposée entre le prince Don Pedro et Casandra. Ceci était considéré un crime de lèse-majesté; en l'occurrence, nous pouvons y deviner une projection de la conception de l'honneur de nos écrivains: le vassal est irrémisiblement tributaire du souverain. Malgré ce forfait de Don Bernardo, les mérites militaires de son fils font que le roi commue la peine capitale en celle de l'exil. Au moment où l'infortunée famille s'apprête à partir, Don Bernardo veut exprimer, par l'entremise du secrétaire, sa loyauté et celle de son fils à l'égard du roi:

Pero que de los dos crea  
que en cualquier suerte de Estado  
que nos ponga la fortuna,  
le habemos de ser leales,  
que del Rey, vasallos tales,  
no toman venganza alguna<sup>43</sup>.

C'était le testament du vieux chevalier avant de quitter le sol qui le vit naître: il exprimait ainsi sa fidélité inébranlable envers son roi partout où le destin l'emmènerait. A son tour le fils, endurant courageusement l'adversité qui l'éprouve, laisse entre les mains du secrétaire un pathétique testament qui témoigne de son inconditionnelle loyauté à la volonté souveraine:

DON LOPE  
Vos decid al Rey que oí  
el decreto que condena  
un padre porque defiende  
de su hijo el debido honor,  
y un hijo por vencedor  
de quien a su rey ofende,  
y una mujer, porque honrados  
pensamientos la movieron,  
y a todos tres porque fueron  
leales y desdichados<sup>44</sup>.

---

<sup>43</sup> J. I, p. 662.

<sup>44</sup> J. I, p. 661.

TABLEAU DES CORRESPONDANCES

Calderón de la Barca: <i>Lances de amor y fortuna</i>	Quinault: <i>Les Coups de l'amour et de la fortune</i>
Guillén de Castro: <i>Las Mocedades del Cid</i>	P. Corneille: <i>Le Cid</i>
Lope de Vega: <i>El Palacio confuso</i>	P. Corneille: <i>Don Sanche d'Aragon</i>
Mira de Amescua: <i>La Próspera Fortuna...</i>	J. Rotrou: <i>Don Bernard de Cabrère</i>
Mira de Amescua: <i>Don Lope de Cardona</i>	J. Rotrou: <i>Don Lope de Cardone</i>
Tirso de Molina: <i>No hay peor sordo</i>	P. Scarron: <i>Le Jodelet duelliste</i>

ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE

- CALDERON DE LA BARCA, Pedro, *Lances de amor y fortuna*, (1636), comedia, Madrid, 1960, Aguilar, *Obras Completas*, tome II.
- CASTRO Y BELLVIS, Guillén de, *Las Mocedades del Cid*, (*Primera parte*), (1621), comedia, Madrid, 1857, M. Rivadeneyra, coll. Biblioteca de Autores Españoles, tome XLIII.
- CORNEILLE, Pierre, *Le Cid*, (1637), tragédie, Paris, 1963, Editions du Seuil, coll. L'Intégrale, *Corneille, Œuvres complètes*.
- CORNEILLE, Pierre, *Don Sanche d'Aragon*, (1650), comédie héroïque, Paris, 1963, Editions du Seuil, coll. L'Intégrale, *Corneille, Œuvres complètes*.
- LOPE DE VEGA CARPIO, Lope Félix de Vega Carpio, dit, *El Palacio confuso*, (1634), comedia, Madrid, 1930, Real Academia Española, coll. Obras de Lope de Vega, vol. VIII.
- MIRA DE AMESCUA, Antonio, *La Próspera Fortuna de Don Bernardo de Cabrera*, (1634), comedia, Madrid, 1930, Real Academia Española, coll. Obras de Lope de Vega, vol. VIII.
- MIRA DE AMESCUA, Antonio, *Don Lope de Cardona*, (1618), comedia, Madrid, 1917, Real Academia Española, coll. Obras de Lope de Vega, vol. IV.
- QUINAULT, Philippe, *Les Coups de l'amour et de la fortune*, (1655), tragi-comédie, Paris, 1715, Pierre Ribou, *Le Théâtre de M. Quinault*, vol. II.
- ROTROU, Jean, *Don Bernard de Cabrère*, (1647), tragi-comédie, Paris, 1820, Th. Desoer, coll. *Œuvres de Jean Rotrou*, vol. V.
- ROTROU, Jean, *Don Lope de Cardone*, (1652), tragi-comédie, Paris, 1820, Th. Desoer, coll. *Œuvres de Jean Rotrou*, vol. V.
- SCARRON, Paul, *Les Trois Dorotheés ou Le Jodelet souffleté ou Le Jodelet duelliste*, (1647), comédie, Paris, 1879, Laplace, Sanchez et Cie., *Théâtre Complet de Scarron*.
- TIRSO DE MOLINA, Fray Gabriel Téllez, dit, *No hay peor sordo*, (1634), Madrid, 1866, M. Rivadeneyra, coll. Biblioteca de Autores Españoles, tome V.

(À suivre)